

UN APERÇU DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE ET DE L'ECCLÉSIOLOGIE

13 octobre 2020



L'importance de l'histoire	2
Les grandes questions.....	2
Des périodes d'enfantement	2
Avant Constantin : imaginer l'Église	3
De petites communautés dispersées en réseau.....	3
Rites, pratiques et doctrines.....	4
Une mise en place progressive de l'identité chrétienne	4
Des conceptions différentes de la structuration de l'Église et de son unité	5
Le rêve d'un empire chrétien.....	5
L'Église dans l'empire chrétien	5
L'unification doctrinale, le siècle des Grands Conciles	6
Développement du culte et organisation ecclésiale	7
Développement du monachisme, en Orient puis en Occident.	7
V ^{ème} – XI ^{ème} : Église et Empire.....	7
XI^{ème} - XV^{ème} : le temps de la chrétienté	9
L'Occident chrétien à la fin du premier millénaire	9
La réforme grégorienne	9
La chrétienté	9
Faiblesses, malheurs et contestations	10
XVI^{ème} - XIX^{ème} : les Églises dans les États-nations	11
Les réformateurs et une nouvelle géographie européenne.....	11
Le concile de Trente et la Réforme catholique.....	11
Un renouveau spirituel et ecclésial	12
Les difficultés du XVIII ^{ème} siècle	12
Les contradictions de l'Église au XIX ^{ème}	12
Les bouleversements contemporains	13
Le renouveau au tournant du XX ^e siècle.....	13
Églises en crise dans un monde en crise.....	13

L'Église existe depuis la mort et la résurrection de Jésus-Christ, sans doute en 30 de notre ère. Elle existe donc depuis bientôt 2000 ans.

Il y a une distance énorme entre les quelques apôtres qui à la Pentecôte commencent à proclamer Jésus-Christ ressuscité et les milliards de chrétiens actuels, répartis sur l'ensemble du globe. Cependant, c'est toujours la même Église qui essaie tant bien que mal d'annoncer le Royaume.

Pendant ces 2000 ans, les chrétiens, assistés de l'Esprit Saint, ont essayé dans chaque situation d'adapter au mieux les façons d'être au monde de l'Église. Ce dont nous sommes les héritiers aujourd'hui, c'est de toute une sédimentation d'intuitions, de convictions, de structures, de façons de faire... que nous avons à accueillir comme émanant de l'écoute de nos prédécesseurs à la façon dont l'Esprit leur suggérerait de répondre aux besoins de salut du monde dans lequel ils vivaient, mais avec la distance nécessaire alors que nous traversons une crise de changement d'époque qui affecte l'ensemble de l'humanité.

Dans ce parcours extrêmement rapide de l'histoire de l'Église, nous essaierons de montrer les grands tournants qui ont déjà été pris dans l'histoire, le temps qu'ils ont mis à se déployer, les conséquences que les décisions prises de façon plus ou moins conscientes par les chrétiens de l'époque ont eu dans la suite de l'histoire.

L'importance de l'histoire

Les grandes questions

Tout au long de l'histoire du christianisme, les chrétiens en charge de l'annonce du Royaume se sont posé des questions récurrentes, mais toujours formulées de façons nouvelles et conjoncturelles.

- Comment gérer le rapport tous/quelques-uns, qui comporte deux aspects
 - Les chrétiens sont-ils identiques dans leurs besoins spirituels, leur implication dans la foi ? Tous les chrétiens doivent-ils vivre de façon identique ?
 - Tous les hommes sont-ils appelés à devenir chrétiens et à entrer dans l'Église ?
- Comment l'Église doit-elle vivre le rapport au monde ?
 - Faut-il condamner les erreurs du monde, au risque de s'isoler ?
 - Faut-il vivre dans le monde ? Comment ?
 - Faut-il prendre des responsabilités dans la cité ?
- L'unité de l'Église et la fidélité à la doctrine
 - La fidélité à Jésus-Christ doit-elle s'inscrire dans une doctrine et/ou des dogmes ? Comment et par qui doctrine et dogmes sont-ils définis ?
 - L'unité a-t-elle besoin de se concrétiser dans une structure hiérarchique avec une tête unique ?
 - L'unité doit-elle se manifester dans une même façon de vivre la foi chrétienne (langue, rites, organisation ecclésiale, discipline...) ?

Des périodes d'enfantement

L'histoire de l'Église, écrite comme histoire des chrétiens, est marquée par des périodes d'intense travail d'enfantement, de redéfinition de la mission, de la façon de vivre en Église, et des périodes où l'Église est plutôt dans la mise en œuvre de ce que l'élan précédent a initié.

Une période de renouveau, c'est une situation de crise, de profond rééquilibrage des façons de vivre et de croire. Ces périodes sont souvent liées à l'histoire globale des hommes, qui force l'Église et les chrétiens à se renouveler. Les grandes questions vont se poser à nouveaux frais dans ces périodes critiques, et des réponses circonstanciées vont y être appliquées.

À toutes ces questions, des réponses vont être apportées dans l'histoire de l'Église, qui vont orienter la suite. Il va s'en suivre une question fondamentale : qu'est-ce qu'on doit faire des décisions qui ont été prises dans des circonstances précises. Certaines d'entre elles doivent-elles être considérées comme faisant partie de ce qu'on appelle « l'essence de l'Église », ce qui entraînerait qu'elles ne sont plus

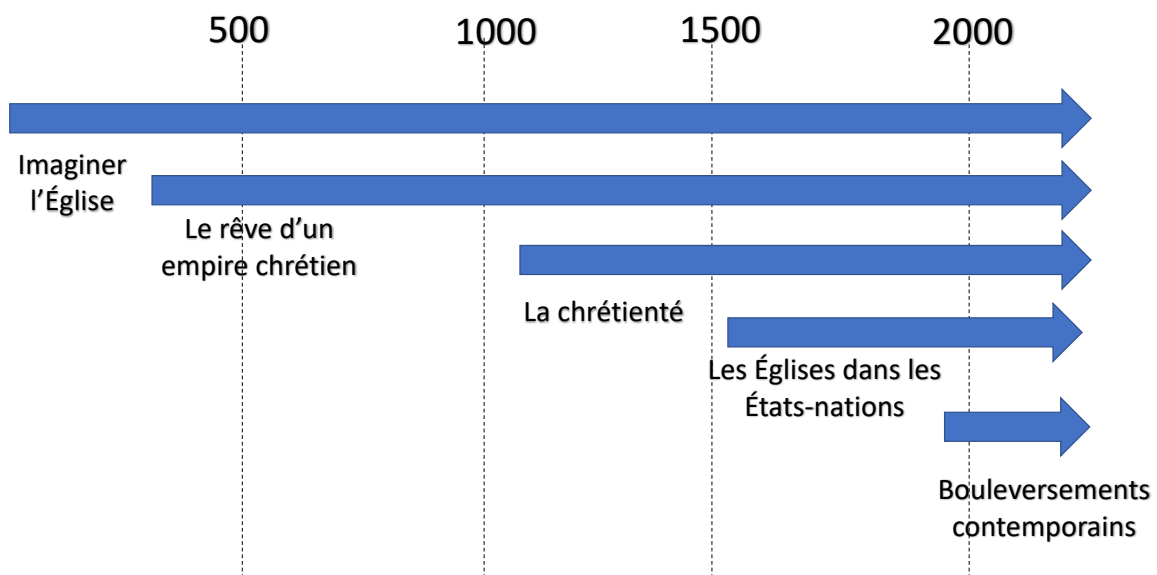
discutables ? Si oui, comment discerner celles qui ne sont pas discutables de celles qui peuvent être amendées ?

Ce discernement est un des enjeux les plus importants de la crise que nous traversons actuellement.

L'Église a déjà traversé de nombreuses crises, qui ont amené de grandes réformes. Mais les grandes réformes font lentement. Certaines s'étaleront sur près de 2 siècles. L'expérimentation va souvent précéder la formulation.

J'ai retenu, comme beaucoup d'historiens, quatre (plus une) période d'enfantement dans l'histoire de l'Église, résumée dans le schéma ci-après.

À partir du deuxième millénaire, ce schéma et ce cours ne concernent que l'Occident.



Avant Constantin : imaginer l'Église

L'Église des premiers siècles a dû faire face à divers enjeux : enjeux de sa survie alors que les persécutions sont nombreuses, enjeux de s'inscrire dans la durée et donc de mieux déterminer ce en quoi croient les chrétiens, leurs façons de vivre, le contenu de leur foi, enjeux de s'organiser pour vivre l'unité au fur et à mesure qu'ils devenaient plus nombreux. Tout cela a façonné une Église qui à la fois est très différente de la nôtre, et à la fois l'a façonnée.

C'est une Église qui nous est lointaine dans le temps. À la fois nous avons beaucoup de témoignages, et on ne sait pas grand-chose.

Il existe des courants de pensée qui tendent à idéaliser cette période de l'Église, comme étant celle d'une Église « vraie », « pure »... Ce qui risque d'entraîner ce qu'on appelle des « biais » dans la recherche pour mieux comprendre cette Église primitive. Chacun, en quelque sorte, « voit midi à sa porte » et pousse la recherche dans le sens de l'Église telle qu'il aurait envie de la comprendre. Je vais essayer de donner quelques repères, tout en sachant que c'est un monde où en très peu de temps s'effectuent d'énormes transformations.

De petites communautés dispersées en réseau

Jusqu'à la fin du II^e siècle, l'évangélisation se situe presque exclusivement dans l'Orient hellénisé, et la structuration de l'Église dont nous avons hérité est largement héritière de cette culture.

Au début du second siècle, l'Église est constituée de petites communautés qui se réunissent dans des maisons privées pour prier et célébrer le repas du Seigneur. La présidence était alors en général assurée par le chef de la famille qui recevait. Le modèle permettait une certaine discrétion, et donc d'échapper à la persécution. La propagation du christianisme se faisait de proche en proche. Par ailleurs, la doctrine

et la pratique se mettaient en place progressivement à partir de noyaux isolés, donc dans une diversité assez prononcée.

Dans le monde grec, ces communautés se structurent en réseau dans un système de relations alimenté par la circulation des écrits, des personnes et de l'argent.

Petit à petit, un système de hiérarchie se met en place à l'échelle locale, en charge de l'unité avec les autres Églises établies en tout lieu et entre les communautés d'une ville. Le mot *episcopos* apparaît dans les écrits et le terme catholique apparaît, utilisé pour désigner l'extension des communautés chrétiennes dispersées dans la structure de l'Empire et même au-delà.

Rites, pratiques et doctrines

Dans la première phase de l'Église, le contenu de la foi n'est pas un acquis. Les différentes Églises dispersées essentiellement dans le monde grec de l'Empire sont le siège d'un bouillonnement d'idées intellectuelles et théologiques. D'intenses discussions permettent de faire émerger progressivement une identité chrétienne, qui se définit par une façon de vivre et une sélection de témoignages qui établissent une chaîne d'autorité.

Les écrits de Paul, les premiers textes d'Évangile circulent. Petit à petit les textes du NT sont sélectionnés, le texte canonique est à peu près fixé à la fin du II^{ème} siècle. D'une façon générale, les textes retenus doivent pouvoir être relié à un apôtre.

Une mise en place progressive de l'identité chrétienne

Le christianisme est pour tous, les chrétiens se sentent missionnaires pour aller au bout du monde. L'expansion profite beaucoup des structures de communication de l'Empire romain, mais il va au-delà des frontières très tôt.

Le christianisme est à ses débuts un phénomène essentiellement urbain, présent surtout dans la partie orientale de l'Empire.

On est encore dans le début du christianisme. Les communautés chrétiennes sont certes présentes un peu partout, mais encore très petites et dispersées. Elles représentent en quelque sorte un « quelques-uns pour tous ». À la suite de Paul et de la structuration de ses communautés, les chrétiens choisissent de vivre au cœur du monde et d'éviter tout sectarisme. La tension eschatologique permet de vivre la foi dans la dispersion comme un passage sur la terre, de se considérer comme « citoyens du ciel ».

Les chrétiens sont présents au monde « pour lui faire du bien », mais pas pour le conquérir ou le gouverner.

En revanche, les communautés chrétiennes tentent de se gouverner elles-mêmes en faisant de la communauté chrétienne quelque chose du Royaume : service aux pauvres, accueil des enfants, ... Forte dimension eschatologique de la présence du Royaume sur la terre par le truchement de la communauté chrétienne.

Document : l'épître à Diognète.

Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les coutumes. Car ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils n'emploient pas quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier. Leur doctrine n'a pas été découverte par l'imagination ou par les rêveries d'esprits inquiets ; ils ne se font pas, comme tant d'autres, les champions d'une doctrine d'origine humaine.

Ils habitent les cités grecques et les cités barbares suivant le destin de chacun ; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et le reste de l'existence, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur manière de vivre. Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens, et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie, et toute patrie leur est une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils prennent place à une table commune, mais qui n'est pas une table ordinaire.

Ils sont dans la chair, mais ils ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur la terre, mais ils sont citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois établies, et leur manière de vivre est plus parfaite que les lois. Ils aiment tout le monde, et tout le monde les persécute. On ne les connaît pas, mais on les condamne ; on les tue et c'est ainsi qu'ils trouvent la vie. Ils sont

pauvres et font beaucoup de riches. Ils manquent de tout et ils tout en abondance. On les méprise et, dans ce mépris, ils trouvent leur gloire. On les calomnie, et ils y trouvent leur justification. On les insulte, et ils bénissent. On les outrage, et ils honorent. Alors qu'ils font le bien, on les punit comme des malfaiteurs. Tandis qu'on les châtie, ils se réjouissent comme s'ils naissaient à la vie. Les Juifs leur font la guerre comme à des étrangers, et les Grecs les persécutent ; ceux qui les détestent ne peuvent pas dire la cause de leur hostilité.

En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans les membres du corps comme les chrétiens dans les cités du monde. L'âme habite dans le corps, et pourtant elle n'appartient pas au corps, comme les chrétiens habitent dans le monde, mais n'appartiennent pas au monde. L'âme invisible est retenue prisonnière dans le corps visible ; ainsi les chrétiens : on les voit vivre dans le monde, mais le culte qu'ils rendent à Dieu demeure invisible. La chair déteste l'âme et lui fait la guerre, sans que celle-ci lui ait fait de tort, mais parce qu'elle l'empêche de jouir des plaisirs ; de même que le monde déteste les chrétiens, sans que ceux-ci lui aient fait de tort, mais parce qu'ils s'opposent à ses plaisirs.

L'âme aime cette chair qui la déteste, ainsi que ses membres, comme les chrétiens aiment ceux qui les détestent. L'âme est enfermée dans le corps, mais c'est elle qui maintient le corps ; et les chrétiens sont comme détenus dans la prison du monde, mais c'est eux qui maintiennent le monde. L'âme immortelle campe dans une tente mortelle : ainsi les chrétiens campent-ils dans le monde corruptible, en attendant l'incorruptibilité du ciel. L'âme devient meilleure en se mortifiant par la faim et la soif ; et les chrétiens, persécutés, se multiplient de jour en jour. Le poste que Dieu leur a fixé est si beau qu'il ne leur est pas permis de le désert.

Des conceptions différentes de la structuration de l'Église et de son unité

Globalement, l'Église des premiers siècles s'installe à l'intérieur de l'Empire romain, surtout en Orient. À l'échelle locale, se met très vite en place une hiérarchie sous la responsabilité de l'évêque. À ce titre, il préside le repas du Seigneur là où il est. On voit apparaître la notion de « grande Église », celle qui est en communion avec l'évêque, alors que les communautés dissidentes n'en font pas partie. En particulier, choix d'une Église ouverte à tous.

Dans le monde grec, la conception de l'unité repose sur l'échange au sein d'un réseau de quasi égaux. Les différentes Églises des grandes villes sont représentées par leurs évêques qui discutent entre eux. La communion entre les Églises est symbolisée par le fait que l'évêque désigné par les croyants d'une ville est ensuite consacré par plusieurs évêques venus des environs.

Les différentes Églises vivent une certaine diversité dans leurs façons de vivre et de célébrer, ce qui finit par poser des questions.

À la toute fin du second siècle, la façon de fixer la date de la fête de Pâques divise les Églises. Après une large consultation et décision, une date est fixée. Alors que la majorité des Églises optent pour une définition de la date, quelques Églises décident de garder leur propre calendrier. L'évêque de Rome Victor, premier évêque latin, prononce des exclusions en direction des Églises qui ne se conforment pas à la date décidée. On considère cet événement comme la première affirmation effective de la primauté romaine.

Par ailleurs, on voit s'installer des Églises chrétiennes en Orient au-delà des frontières de l'Empire. De nombreux petits royaumes (Osroène, capitale Édesse) passent au christianisme. Il s'agit de conversions de tout un peuple, lorsque le souverain se convertit. On assiste donc en Orient à la naissance d'Églises « nationales » autocéphales, ayant leurs propres structures.

Le rêve d'un empire chrétien

L'Église dans l'empire chrétien

En 313, Constantin arrive au pouvoir et reconnaît le droit des chrétiens. Malgré les persécutions, les chrétiens du 3^{ème} siècle avaient compris l'Empire comme un lieu pour accueillir le christianisme, un écrin pour préparer la venue du Royaume de Dieu. Commence une époque ambiguë, dont nous commençons à peine à sortir, où le pouvoir politique et les autorités ecclésiastiques font alliance pour

encadrer la vie religieuse, même si la relation n'est pas toujours facile et le rapport de force s'est plusieurs fois inversé.

Constantin accorde un soutien très large à l'Église, ce qui favorisera la diffusion du christianisme, mais sous sa responsabilité et son contrôle. Il s'applique le terme de souverain pontife, directement venu du paganisme. Sous l'influence du pouvoir central, l'Église conforte ses institutions, dont certaines s'étaient progressivement mises en place durant les siècles précédents. Les trois ordres du ministère se structurent, les évêques reçoivent des pouvoirs de commandement sur leurs fidèles en matière religieuse et dans l'organisation ecclésiale.

Les réactions face à cette intrusion du pouvoir de l'empereur dans les affaires de l'Église furent variées. Pour certains (Eusèbe de Césarée), le bon souverain doit être le guide spirituel de ses sujets. Mais d'autres affirment que si l'existence même de l'autorité impériale est conforme à l'ordre divin, c'est aux évêques de définir la foi. Justement, c'est une époque où il y a beaucoup de questions sur ce sujet.

L'unification doctrinale, le siècle des Grands Conciles

A IV^e siècle, l'Église recueille et met en forme le travail des siècles précédents : le canon biblique est à peu près mené à terme, les principaux symboles de la foi sont formulés.

L'Église débattait en effet à cette période de grandes questions dogmatiques sur la nature du Christ en particulier.

Les Pères de l'Église sont les témoins de l'effervescence intellectuelle sur ce point. Discussions sur la nature du Christ, sur l'Église en utilisant les concepts de la pensée grecque classique.

Aujourd'hui, on parlerait d'inculturation de la foi chrétienne, à l'origine provenant du monde sémitique, dans le monde gréco romain : la pensée grecque et le juridisme latin.

Les grands conciles œcuméniques sont convoqués par l'empereur, qui a besoin de l'unité doctrinale du christianisme pour maintenir l'ordre public. Tous ont lieu en Orient, donc en grec. L'évêque de Rome y est représenté au mieux par des légats.

Document : Les 7 premiers conciles œcuméniques

- 1. Le concile de Nicée (325) qui condamna Arius et définit le Fils de Dieu incarné comme « consubstantiel » au Père.
- 2. Le concile de Constantinople (381) qui donna une solution aux séquelles de la crise arienne ; les sources du siècle suivant attribuent également à ce concile l'adoption du « symbole », dit de Nicée-Constantinople : notre Credo.
- 3. Le concile d'Éphèse (431) qui condamna l'hérésie de Nestorius, en déclarant qu'il n'y eut pas, en Christ, une juxtaposition de deux personnes – Dieu et un homme nommé Jésus –, mais que la divinité et l'humanité étaient unies en une personne (« union hypostatique ») unique, celle du Verbe, Fils de Dieu. En conséquence, Marie, Mère de Jésus, est mère de Dieu (« theotokos »).
- 4. Le concile de Chalcédoine (451) condamna les « monophysites » : si le Christ était une personne, il ne pouvait avoir deux natures, disaient-ils, mais une seule. Il maintint l'existence de deux natures dans la personne unique du Verbe Incarné, ces natures étant unies « sans se confondre, ni se modifier, sans se diviser, ni se séparer ». De nombreuses églises orientales non grecques (Coptes, Éthiopiens, Syriens-Jacobites, Arméniens) se séparèrent alors de l'Église orthodoxe et adoptèrent des confessions de foi « monophysites » (NDRL : on qualifie aujourd'hui ces Églises de préchalcédoniennes).
- 5. Le concile de Constantinople (553) condamne trois théologiens du Ve siècle suspects de tendances nestoriennes (NDRL : accusés de diviser le Christ).
- 6. Le concile de Constantinople (680) affirma que l'humanité n'était pas, en Jésus-Christ, une réalité abstraite, mais qu'elle se manifeste par une volonté propre, soumise librement et

en toutes choses à la volonté divine. Le Christ a donc deux volontés (condamnation du monothéisme).

- 7. Le concile de Nicée (787) qui définit la doctrine orthodoxe des images ou icônes représentant le Christ ou les saintes ; le Verbe de Dieu s'est vraiment incarné et est devenu homme véritable : il peut donc être représenté, de même que les saints. Ces images doivent être vénérées, celui qu'elles représentent étant le véritable objet de la vénération, elles ne peuvent, cependant, être en elles-mêmes l'objet d'un « culte », ce dernier étant rendu à Dieu seul. La vénération des images était combattue par plusieurs empereurs byzantins « iconoclastes ».

Source : Jean MEYENDORFF, L'Église orthodoxe hier et aujourd'hui, Seuil, 1995, pages 33-34.

Développement du culte et organisation ecclésiale

5 (+1) patriarchats : Antioche, Alexandrie et Rome, Constantinople et Jérusalem. Séleucie-Ctésiphon en Perse

Eucharistie de plus en plus fastueuse. Année liturgique, pénitence. Sacerdotalisation du clergé. Les trois degrés du ministère évêques, prêtres et diacres, sont en place.

Développement du monachisme, en Orient puis en Occident.

Dans les premiers siècles, l'omniprésence de l'hypothèse du martyre permettait à la fois de situer la vie chrétienne comme choix radical et à la fois de rester en permanence dans une perspective eschatologique, la vie individuelle comme l'existence même de l'Église étant extrêmement fragiles.

Avec la fin des persécutions, cette tension eschatologique va s'amoindrir et d'autre part certains souhaiteront un engagement plus radical à la suite de Jésus-Christ. Le monachisme va répondre au besoin des chrétiens de pouvoir vivre la grâce proposée par Jésus soit comme disciple, soit comme membre de la foule. Il offre à tous ceux qui en sont les témoins la visibilité d'une vie pour le Royaume et à ceux qui le désirent la possibilité d'un engagement radical à la suite du Christ.

D'abord excessif (les stylites par exemple), le monachisme va progressivement se réguler avec l'apparition des règles, en particulier en Occident, celle de Saint Benoît.

V^{ème} – XI^{ème} : Église et Empire

En 330, Constantin installe la capitale de l'Empire à Byzance, « nouvelle Rome », qui deviendra à sa mort Constantinople. En 395 l'Empire est séparé en Empire d'Occident et Empire d'Orient, et en 476, l'Empire d'Occident disparaît.

L'idéal d'unité dans un Empire qui rassemblerait le monde chrétien et s'étendrait progressivement aux frontières du monde persiste dans l'imaginaire chrétien pendant des siècles, mais Orient et Occident le déclineront très différemment

En Orient

En Orient comme en Occident se perpétue l'idéal d'un Empire qui pourrait rassembler la chrétienté tout entière. Cependant, les changements historiques vont largement toucher les façons de décliner cet idéal. Ce qu'on appelle parfois les invasions barbares touche essentiellement l'Occident, alors que les structures impériales se maintiennent en Orient qui connaît aux VI^e et VII^e siècles une civilisation brillante. La vie ecclésiale est alors très dynamique en Orient.

L'empereur devient largement le centre de l'autorité chrétienne. C'est lui qui convoque les Conciles, et qui est le chef de l'Église, au prix parfois de querelle d'autorité avec les évêques.

Cependant, la volonté de Byzance d'être concrètement cet Empire n'est pas acceptée par les évêques de Rome. En Orient même, les séparations entre Églises pour des questions en apparence dogmatiques sont souvent des formes de résistance à l'autorité de Constantinople.

La conquête islamique affaiblit considérablement le christianisme oriental, traversé de plus par la très grave crise iconoclaste du VIII^e siècle.

En Occident

En Occident, dans l'Empire romain qui s'effondre, l'Église reste souvent la seule institution organisée devant les invasions, et les évêques vont être les protecteurs des villes. Très vite, il faudra se résigner à vivre avec les barbares, dont beaucoup était en fait des ariens, c'est-à-dire des peuples qui avaient été évangélisés dans des Églises considérées comme hérétiques. On se rappelle que les « hérésies » concernent souvent les chrétiens qui ne se reconnaissent pas dans l'Empire.

La conversion des différents royaumes « barbares » au catholicisme va permettre de créer en Occident une unité au-dessus des États. Les rois se considèrent comme les chefs de leur Église dans leur État, mais les évêques, qui couronnent les rois, exercent un réel contrôle sur le pouvoir. L'Église latine a hérité de l'Empire latin ses capacités d'ordre et d'organisation, et elle va transmettre cette « romanité » à l'Occident.

Avec la fin de l'Empire, le niveau culturel s'effondre, et l'Église par différents moyens va permettre que les trésors de la culture, aussi bien latine que chrétienne ne se perdent pas. Ce sont d'une part les évêques, d'autre part les monastères qui seront les gardiens de la culture et les foyers intellectuels de cette période. Voir en particulier le cas de l'Irlande. L'Irlande avait été évangélisée avant les invasions et pour ce peuple rural, ce sont les monastères qui deviennent le centre de la vie ecclésiale, les évêques sont des moines. L'Irlande n'a pas été touchée par les invasions, et les trésors des monastères sont donc restés intacts, en particulier des livres et manuscrits, gardiens des trésors du christianisme.

Avec Charlemagne, c'est le rêve de la renaissance de l'Empire sous forme chrétienne qui se concrétise, avec son idéal de paix et d'unité réalisé à la fois dans l'Église et dans l'institution politique. Restructuration des diocèses ; réforme liturgique, renouveau intellectuel, poursuite de l'évangélisation (par la conquête).

Mais la fin du IX^e et le X^e sont des périodes de chaos et d'instabilité. Divisions de l'empire carolingien, invasions normandes, décomposition de l'État et installation du système féodal. L'évêque est seigneur vassal au même titre que les laïcs : juridiction, armée, impôts. Les charges ecclésiastiques n'étant pas héréditaires, les Seigneurs, empereurs, rois, ducs... investissent qui ils veulent et font consacrer par l'Église. Cela va jusqu'au siège de l'évêque de Rome. Époque la plus noire de l'histoire de l'Église.

« Etranglement » entre Occident et Orient

Pendant toute la deuxième moitié du premier millénaire, et jusqu'au XII^e siècle, des affrontements et de polémiques récurrentes vont entraîner l'éloignement progressif entre les deux parties grecques et latines de la chrétienté.

Après la chute de Rome, Byzance cherchera à devenir la « nouvelle Rome », nouvelle capitale de la chrétienté, en s'appuyant sur les structures impériales encore solides en Orient. Ceci sera contesté par Rome.

Les premières excommunications réciproques auront lieu en 484, levées en 518. Fort de la force de l'Empire, le patriarche de Constantinople prend en 588 le titre de patriarche œcuménique, ce qui ne sera jamais accepté par les évêques de Rome, en particulier Grégoire le Grand (590-614)

Au VII^e siècle, l'Église assyrienne s'oppose à Chalcédoine, et sera considérée comme nestorienne par Byzance et Rome.

La crise iconoclaste a plutôt rapproché Rome et l'Orient, ce qui montre que les questions dogmatiques ne sont pas toujours ce qui sépare. Mais dès le siècle suivant, la question de la juridiction des nouvelles Églises slaves est l'occasion de nouveaux et violents affrontements. L'unité est rétablie en 880.

La crise de 1054 éclate alors que l'Empire est menacé par l'avancée turque. Les excommunications réciproques interrompent les relations entre les Églises. Ces affrontements personnels sont en fait révélateurs du fossé qui s'était installé entre Orient et Occident.

Après 1204, la désunion est pratiquement définitive.

Les Orientaux contestent à Rome sa prétention à l'universalité sur l'Église. La question des limites de la primauté romaine sur les autres patriarches n'a jamais été réglée.

XI^{ème} - XV^{ème} : le temps de la chrétienté

L'Occident chrétien à la fin du premier millénaire

Mais la fin du IX^e et le X^e sont des périodes de chaos et d'instabilité. Divisions de l'empire carolingien, invasions normandes, décomposition de l'État et installation du système féodal. L'évêque est seigneur vassal au même titre que les laïcs : juridiction, armée, impôts. Les charges ecclésiastiques n'étant pas héréditaires, les Seigneurs, empereurs, rois, ducs... investissent qui ils veulent et font consacrer par l'Église. Cela va jusqu'au siège de l'évêque de Rome. Époque la plus noire de l'histoire de l'Église.

Les moines sont les premiers à réagir contre les désordres qui règnent dans l'Église. Ainsi, dès 910 en Bourgogne, une abbaye d'un type nouveau est fondée : Cluny. L'abbé est élu par les moines. Indépendante vis-à-vis des seigneurs laïcs et des évêques, elle est directement soumise au pape. Sous l'impulsion de ses grands abbés (Mayeul (948-994), Odilon (994-1049) et Hugues (1049-1109) qui restaurent une vie monastique rigoureuse, son rayonnement s'étend bientôt à tout l'Occident. Alors qu'auparavant chaque monastère était isolé, ceux que Cluny fonde ou réforme sont systématiquement placés sous son autorité. Les moines clunisiens accumulent bientôt les richesses.

En opposition à Cluny (où les moines ne se consacrent qu'à la prière), l'ordre de Cîteaux, fondé en 1098 près de Dijon, prône la pratique du travail manuel. Il est profondément marqué par la personnalité de saint Bernard (qui fonde l'abbaye de Clairvaux). Ce cistercien rétablit dans les monastères une vie austère, coupée du monde et s'oppose même à la décoration des églises.

La réforme grégorienne

Au milieu du XI^e siècle, des moines, des évêques mais aussi des laïcs prennent conscience de la nécessité de réformer l'Église. Le principal représentant de ce mouvement est le pape Grégoire VII (1073-1085). Aussi désigne-t-on sous le nom de réforme grégorienne l'ensemble des efforts accomplis, entre le XI^e et le XIII^e siècle, pour réformer les mœurs du clergé et restaurer l'autorité spirituelle de l'Église. Pour imposer sa réforme, le pape dispose de deux armes majeures : l'excommunication (exclusion de la communauté des croyants) et l'interdit (qui frappe les prêtres en leur interdisant de célébrer l'office).

L'Église doit être le pôle de légitimité du pouvoir, et la papauté se réforme pour assumer ce rôle au début du XI^e siècle. Nicolas II modifie l'élection pontificale, avec la création du collège des cardinaux qui sont des clercs de la région romaine. Grégoire VII s'attaque aux maux du clergé : simonie (la vente des objets sacrés et des charges ecclésiastiques), et nicolaïsme (concubinage et mariage des prêtres), il soustrait le clergé aux juridictions civiles. La querelle des investitures voit s'affronter le pape et l'empereur, obligé de s'humilier devant le pape à Canossa. Le droit pontifical triomphe, les papes interviennent dès lors en maîtres de la chrétienté, même si les affrontements reviennent périodiquement entre le pape et les rois.

Finalement, en 1122, par le concordat de Worms, le choix des évêques et des abbés est rendu à l'Église.

La chrétienté

Au XII^e siècle, l'Église est tout entière sous l'autorité du pape. Celui-ci est élu par les cardinaux depuis 1059. Aidé par les services de la curie romaine (l'administration papale), il est en relation étroite avec les évêques par l'intermédiaire de ses légats (ses représentants). Il convoque des conciles (des assemblées d'évêques) et fait connaître ses décisions par des bulles (des lettres).

La chrétienté se caractérise par une unité symbiotique entre l'Église et le monde occidental. C'est un principe d'unité spirituelle et temporelle, politique et religieuse. Toute la vie de l'homme occidental du Moyen-Âge est placée sous le signe du sacré, la communauté humaine ne prend sens que dans sa réalisation surnaturelle, le Royaume de Dieu. Les églises et cathédrales sont des maisons communes qui servent beaucoup plus que pour la liturgie.

Dans cette chrétienté, l'état monastique constitue l'idéal du chrétien. On voit fleurir de nombreux ordres monastiques : Cluny, Cîteaux, Clairvaux, Chartreuse, Prémontrés...

En exigeant du clergé séculier le célibat, on l'éloigne du peuple chrétien et on accentue le processus de cléricatisation et de séparation entre clercs et laïcs.

On voit apparaître le droit canon qui régule la vie intérieure de l'Église comme société hiérarchique et théocratique. Le droit canon stipule que les clercs ne peuvent être déférés devant les tribunaux civils.

Le peuple chrétien vit sa foi d'une tout autre manière. Dans l'année liturgique, le chrétien assume tout un passé religieux animiste qui remonte à la nuit des temps. Les traditions anciennes ont été christianisées et les fêtes chrétiennes ont été folklorisées. Si les enfants sont baptisés « *quam primam* », les laïcs sont progressivement éloignés de la pratique de l'eucharistie, la communion sous les deux espèces est réservée aux clercs, la communion fréquente disparaît, si bien que le IV^e concile du Latran 1215 impose confession et communion annuelle. La dévotion mariale prend de plus en plus d'importance et la participation à l'eucharistie est remplacée par l'adoration du Saint-Sacrement.

Dans cette chrétienté dynamique, les arts et les études se développent. Le XIII^e siècle sera celui de l'apogée du Moyen Âge.

Les Écoles monastiques perdent petit à petit leur primauté au profit d'Écoles épiscopales établies dans les villes : c'est le début de l'université.

L'architecture voit se développer l'art roman, puis l'art gothique. Les églises sont de véritables livres de pierre pour la catéchèse des chrétiens.

Enfin l'effort missionnaire et la défense de la foi ne sont pas oubliés, même si c'est par les armes qu'on vit croisades et missions.

Faiblesses, malheurs et contestations

Même à son apogée, la chrétienté a porté en elle ses propres contradictions internes. L'équilibre de la chrétienté comprise comme système social reposant sur la suprématie de la papauté a toujours été fragile. La question du salut devient de plus en plus une question individuelle, et bien que toute la société soit structurée autour des institutions ecclésiales, la notion même d'Église se dissout. En particulier, l'éloignement de la pratique eucharistique imposé au non-clercs et les querelles autour des modalités de la présence réelle entraînent *de facto* la disparition de la perception de l'Église comme corps du Christ.

La dissidence religieuse est souvent considérée comme hérésie, et elle est durement réprimée, en particulier par l'inquisition, créée pour combattre les Cathares (Albigéois). La chrétienté était un régime sinon totalitaire, au moins totalisant.

Plusieurs mouvements dissidents ont pris leur origine dans une protestation évangélique contre une Église considérée comme trop florissante. Valdo et les pauvres de Lyon. D'autres groupes, tels les Cathares manichéens, voient resurgir des doctrines étrangères au christianisme.

Les Ordres mendiants naissent également d'une protestation contre la vie de l'Église et portent une nouvelle façon de vivre au monde : ordres religieux urbains, pauvreté et rigueur évangélique.

Au XIV^e, la relative prospérité du XIII^e fait place à des temps troublés : épidémies de peste, guerre de cent ans, difficultés économiques : la mort devient une obsession aussi bien matérielle que spirituelle.

Par ailleurs, l'esprit laïque se réveille. Les rois et princes ne veulent plus de l'intervention de Rome et des évêques dans leurs affaires (Bulle d'Or 1356 exclut le pape de la désignation de l'empereur). L'émergence des États-nations (France, Angleterre, ...) relègue la question de l'Empire mais exacerbe la question du partage des pouvoirs.

Sur le plan de la compréhension de l'Église, certains théologiens demandent à définir l'Église non comme l'institution cléricale, mais comme l'ensemble des croyants. (Occam, Wyclif, Hus). C'est un des signes d'une transformation de la vie chrétienne : l'expérience personnelle prend le pas sur l'obéissance à la hiérarchie. C'est la naissance de la spiritualité. (*devotio moderna*), dans le contexte de l'affirmation de l'individu qui préfigure le monde moderne.

La papauté est fragilisée. Elle se trouve engagée dans une spirale centralisatrice et dépensière. L'installation à Avignon ne fera qu'empirer les choses et le retour à Rome se passe mal → élection de 2 papes. C'est le grand schisme d'Occident (1378-1417). Théologiens, évêques et papes se déchirent pour savoir qui du pape ou du Concile détient l'autorité suprême dans l'Église (question du conciliarisme). Les deux conciles réunis sur ce sujet ne pourront trancher une question qui reste à vif et ne permet pas d'affronter les aspirations à la Réforme pourtant évidentes dans le monde chrétien occidental.

En effet, la renaissance intellectuelle de la renaissance (Érasme) permet la redécouverte des sources grecques et latines, et le monde occidental vit dans l'effervescence intellectuelle et une nouvelle prospérité économique avec une vision optimiste de l'homme, créé libre par Dieu.

XVI^{ème}- XIX^{ème} : les Églises dans les États-nations

On appelle en général Réformes le double mouvement de recomposition du christianisme occidental et de son rapport au pouvoir politique qui commence au début du XVI^e siècle et qui marquera l'ordre mondial jusqu'au XIX^e Siècle. Au début de la renaissance, on voit naître la géographie européenne du monde moderne. La France, l'Angleterre, l'Espagne deviennent des États dont les souverains s'affirment comme chefs de leurs Églises. L'empereur du Saint Empire romain germanique n'a plus beaucoup d'autorité sur une multitude de principautés allemandes pratiquement indépendantes. La papauté se fait surtout remarquer par ses débauches et ses dépenses.

Sur le plan intellectuel et artistique, on assiste à une rupture radicale avec le Moyen-Âge, et à une profusion de créativité dans les domaines des arts, sciences et lettres sous l'influence de la redécouverte de la culture antique.

Les réformateurs et une nouvelle géographie européenne

Dans ces conditions, les chrétiens souffrent d'une Église qui ne répond pas à leurs attentes et de la soumission à un clergé souvent médiocre. Malgré la vitalité des débats, les différents conciles précédents n'ont pas vraiment traité les questions importantes. Cette ambiance explique le succès rapide des réformateurs, dans une Europe assoiffée de se libérer autant de la tutelle de l'Empire que de celle de la papauté.

C'est dans ce contexte à la fois de profond désir, de profond changement et d'immobilisme des responsables romains que les Réformateurs trouvent un terrain favorable.

Luther dont l'inquiétude était avant tout spirituelle se voit engagé dans la politique intérieure allemande. D'autres réformateurs, tels surtout Zwingli et Calvin organisent eux-aussi des Églises évangéliques. La géographie de l'Europe se transforme. On ne peut plus parler de chrétienté, mais de pays catholiques ou réformés, suivant le principe *cujus regio, ejus religio* : les sujets doivent suivre la religion de leur prince ou s'exiler.

Petit à petit se crée en Europe des réseaux de lettrés et de savants, hommes d'État ou d'Église, qui peu à peu se substituent aux structures hiérarchiques de l'Église catholique pour fonder les bases d'un ordre international sécularisé. C'est le début de la diplomatie moderne.

Le concile de Trente et la Réforme catholique

Dans cette Europe agitée, il était temps que l'Église romaine réagisse. Les Conciles de la fin du Moyen-Âge n'avaient pas répondu aux questions en attente. Le Concile se réunit à Trente en plusieurs sessions de 1545 à 1563. Il est présidé par des légats du pape qui ne peuvent prendre de décision sans en référer à Rome. Peu d'évêques y participent, même si dans les dernières sessions une petite moitié des évêques européens ont été présents.

Le Concile a traité beaucoup de définitions dogmatiques sur des questions qui demandaient des précisions. D'autres questions ne sont abordées que sous l'angle de l'anti protestantisme.

L'œuvre réalisée par ce concile est considérable : il traite en parallèle les problèmes de dogme et de discipline.

La Bible en latin est considérée comme la source essentielle de la foi ; la traduction de saint Jérôme, la Vulgate, est adoptée comme version de référence, unique et indiscutable.

Sur le plan du culte et du dogme, les sept sacrements sont maintenus, la transsubstantiation (transformation de la substance du pain et du vin en celle du corps et du sang de Jésus-Christ) devient un dogme tout comme sont réaffirmés le culte des images et, pour les prêtres, l'obligation du célibat.

Le concile recommande de mieux prêcher l'Évangile et la foi catholique.

Sur le plan de la discipline ecclésiastique, des abus importants sont dénoncés, comme l'absentéisme (des évêques qui n'occupent pas leur siège épiscopal ou des prêtres leur cure), la simonie, l'incompétence des clercs ou les ordinations avant l'âge de 25 ans, et des solutions sont progressivement mises en œuvre. On prévoit en particulier d'ouvrir des séminaires pour donner aux futurs prêtres une meilleure formation intellectuelle et religieuse.

Un renouveau spirituel et ecclésial

Le concile de Trente a donné au catholicisme la physionomie qu'il a gardé jusqu'au milieu du XX^e siècle. Les conséquences pastorales du Concile furent considérables. Sont publiés successivement le Catéchisme romain, le Bréviaire romain et le Missel Romain, qui impose un texte uniforme (en latin) pour la messe et supprime les liturgies locales.

Beaucoup d'évêques entreprennent une réforme pastorale, fondent des séminaires, visitent leurs diocèses, convoquent des synodes... Les séminaires sont créés en vue de donner au peuple chrétien des pasteurs de qualité. Des maîtres spirituels, regroupés dans des ordres religieux – jésuites – ou sociétés de prêtres – Oratoire, Saint-Sulpice, Lazaristes... - voient le jour. L'Église se réforme vraiment.

C'est le point de départ d'une évangélisation en profondeur du peuple chrétien : clergé mieux formé, catéchisme, mais également congrégations de laïcs... On assiste à une normalisation de la pratique chrétienne, très encadrée, autour de la pratique des sacrements.

On voit ici que la question de l'unité est traitée par l'uniformisation de la liturgie et des pratiques pastorales. Celle du tous/quelques-uns est traitée à travers la séparation entre clercs et laïcs.

Les grandes découvertes ont fait mesurer la taille du monde, et des missionnaires partent évangéliser les nouveaux peuples découverts.

L'époque est une période d'action apostolique intense, et la plupart des monastères sont soit fermés, soit transformés pour pouvoir réaliser des tâches apostoliques.

Cette époque est également celle des premières difficultés avec la science (affaire Galilée, mais également premiers pas de l'exégèse critique)

Enfin, un monde d'une telle vitalité ne peut échapper aux crises : la crise janséniste pose la question de la liberté et de la grâce. Le quiétisme met en cause la mystique dans un monde moderne qui recherche l'ordre.

La question du rapport au monde politique est particulièrement illustrée par celle du gallicanisme, qui comporte deux volets : vu des rois de France, il s'agit de garder la main sur la gouvernance de l'Église, en pratique la nomination des évêques. Pour les théologiens, il s'agit de savoir les préséances de l'Église de France ou du pape (nouvelle forme de la querelle sur conciliaristes et papistes, que le concile de Trente s'était bien gardé d'aborder).

Les difficultés du XVIII^{ème} siècle

Dans l'Europe du nord majoritairement protestante, la philosophie des Lumières est largement portée par des chrétiens soucieux de reformuler la religion selon des principes rationalistes, voire antis chrétiens. En France, en particulier la philosophie des Lumières attaque l'Église.

Le terme évangélique qui désignait au début les Églises protestantes d'Allemagne et de Suisse commence à se référer à des chrétiens qui mettent l'accent sur la dimension personnelle et radicale de la vie chrétienne. L'expansion des évangéliques, très forte en Amérique du Nord, s'accompagne d'un grand dynamisme missionnaire, en particulier en Inde.

Dans le catholicisme, le dynamisme des missions en Asie se heurte à la prégnance des cultures locales, dont certaines sont déjà christianisées (rites malabars). La querelle des rites, en fait querelle entre la compréhension des jésuites du monde chinois et le zèle missionnaire de la plupart des autres congrégations, bannit le christianisme de Chine pour deux siècles. En fait c'est la Compagnie de Jésus qui est visée, dissoute en 1773.

Enfin, la révolution française s'accompagne d'un essai de création d'une Église nationale, suivie d'une violente campagne de déchristianisation.

Les contradictions de l'Église au XIX^{ème}

Il est difficile de parler de l'Église au XIX^e siècle. La proximité rend difficile une prise de distance, et toute analyse tend à être partielle ou partielle.

Pour l'Église catholique romaine, particulièrement française, et pour le monde chrétien tout entier, c'est un siècle de contradictions. Comment approfondir la foi chrétienne dans le monde ? Est-ce par la

résistance au monde et à ses sirènes, ou est-ce en allant à sa rencontre ? Les deux attitudes seront présentes pastoralement, elles agiteront les écrits des intellectuels, mais il semblerait que seule la position de résistance par rapport à ce qui est intitulé « modernisme » soit autorisée par la hiérarchie romaine.

Parlons d'abord de l'extraordinaire vitalité de l'Église catholique en France : des séminaires pleins, des paroisses et une pratique chrétienne très encadrée, des centaines de congrégations anciennes ou nouvelles, une réponse aux besoins du moment par les « œuvres ». On parachève en quelque sorte la réforme tridentine, avec en particulier la généralisation du Missel romain.

Enfin, le XIX^{ème} siècle est un grand siècle missionnaire : des milliers de prêtres et de religieuses partent vers l'Asie et l'Afrique apporter la Bonne Nouvelle. (Remarque : les missions sont également d'une très grande vitalité dans le monde protestant).

Sur le plan des idées, l'agitation révolutionnaire du siècle et l'aspiration des peuples à la liberté ne peut pas ne pas influencer les chrétiens.

La question de la place du christianisme dans le monde se repose dans le nouveau contexte : une restauration chrétienne, voire une nouvelle chrétienté est-elle possible ? Doit-elle se faire dans un système politique royaliste, sous responsabilité de la papauté ? Doit-on séparer l'Église de l'État ?

Dans cette effervescence, la papauté, particulièrement entre 1850 et 1870, opte essentiellement pour des condamnations, une intransigeance sur la pratique et l'ajout de nouveaux dogmes.

Les bouleversements contemporains

Le renouveau au tournant du XX^e siècle

Cependant, malgré les condamnations et l'apparent immobilisme, il se passe beaucoup de choses dans le christianisme au tournant du XX^{ème} siècle.

Le renouveau monastique : les monastères qui avaient disparu d'Europe occidentale ou s'étaient éloignés de leur vocation première de prière refleurissent avec la redécouverte de la règle de Saint Benoît et de ses variantes cisterciennes. La redécouverte de la vie contemplative met au centre la liturgie. Pie X remet en valeur l'eucharistie comme centre de la vie chrétienne, en insistant sur la communion fréquente, pratiquement disparue depuis le XI^e siècle et sur l'accès des enfants à la communion « dès l'âge de raison ».

La piété sous toutes ses formes retrouve ses droits : pèlerinages, neuvaines, rosaires...

La question sociale est maintenant examinée dans ses dimensions économiques et systémiques, et pas seulement sous l'angle de la charité et du service des pauvres. On voit apparaître la réflexion de l'Église officielle avec des encycliques, pendant que naissent à la fois un patronat chrétien et des syndicats ou associations d'ouvriers.

Sur le plan intellectuel, les difficultés avec la hiérarchie romaine n'empêchent pas une grande effervescence intellectuelle : progrès de l'exégèse critique, renouveau du thomisme, redécouverte de la richesse des Pères de l'Église, rencontres avec les trésors des Églises orientales, ouverture à la pensée des autres confessions chrétiennes...

C'est dans ce renouveau à la fois spirituel et intellectuel que les chrétiens trouveront les ressources pour affronter les grandes crises du XX^e siècle, en particulier les deux guerres mondiales

Le Concile Vatican II a été réuni dans le contexte de ce renouveau ecclésial. Voir le premier cours.

Églises en crise dans un monde en crise

Mais nous l'avons vu, les périodes de profonds changements s'étalent sur des longueurs de temps très longues. La réforme grégorienne a pris près d'un siècle et demi. L'Église va continuer à se renouveler, à profondément changer. Mais cela ne pourra pas se faire sans passer par les profondes douleurs de l'enfantement.

Une question majeure que les Églises devront affronter dans ce nouvel âge de l'histoire chrétienne est celle de trier dans ce que les siècles précédents nous ont apporté de pratiques, dogmes, habitudes, ... pour faire vivre une Église à la fois une et plurielle, seule viable dans un contexte de mondialisation.